

INFO 299

« **Non au 19 Mars** »

VOICI quelques articles de presse ou de donateurs retenus à votre attention :

1/ La ville d'AÏN BEÏDA

Ville de l'Est algérien située à 26 km à l'est d'Oum-El-Bouaghi et 48 km au nord de Khenchela. Elle se trouve sur les hauts plateaux des Sebchas (1 000 m d'altitude) et elle est la plus grande ville de cette région. Quatre routes relient la ville de Sedrata, de Guelma au nord, de Khenchela au sud, de Meskiana et Tebessa à l'Est, Oum El Bouaghi et Constantine distante de 128 km.



Toponymie :

En arabe, « Aïn béïda » signifie **la source blanche**, en raison d'une source présente dans la région.

Histoire ancienne :

À l'époque romaine, la ville forte de Marcimèni était une ville étape entre Cirta et Theveste. Vers 439, elle tombe aux mains des Vandales et le reste jusqu'en 533. Lorsque les conquêtes arabes atteignent la région, la population appartenait à la tribu berbère des Houaras, les Arabes de la tribu des Beni Suleim s'y mélangeront et seront connus depuis sous le nom de Haraktas du nom de leur chef, Harkat. Ils font alors partie de l'ensemble berbère-chaouis.



[Les vestiges romains]

Présence turque 1515 - 1830

Qacentina, connut une succession de Beys (Beylik de Constantine)

Les Turcs, conservent l'autorité directe dans les villes ou localités où stationnent leurs garnisons, et exerceront leur tutelle sur tous. Chaque tribu doit, en outre, verser au Trésor un tribut annuel et, répondre, en toute circonstance, à l'appel des autorités turques. Dans ce cas, les dits chefs de tribus disposent du privilège de marcher, le drapeau déployé et au son de la musique. Ce privilège n'était consenti qu'aux Beys lors des campagnes.

Ce n'est que vers 1720 que le Bey de Constantine réussit à s'en faire des alliés en leur faisant élire habilement pour chef l'un de ses fils, le caïd El Aouissi, mais l'esprit d'indépendance de cette tribu prit parfois le dessus, entraînant des troubles et de nombreux heurts avec le beylick.



[Les caravaniers]

Présence française 1830-1962

Après avoir repoussé une première attaque française menée par le **général François de Négrier** (*ndlr : Voir sa biographie au paragraphe 2*) en 1838, une expédition menée par le **général Galbois** (*ndlr : biographie au paragraphe 3*) réussit à les soumettre en septembre 1839. L'implantation française ne commença vraiment à Ain-Beida que neuf ans plus tard lorsque l'armée l'occupa le 23 mars 1848.

Deux bordjs seront érigés en 1849 et 1852, qui serviront de résidence à Si Ali Ba Ahmed, puis au capitaine Bonvalet appelés successivement à la tête de la confédération des Haraktas et du cercle militaire d'Aïn Beïda.

En 1852 la grande confédération des Haracta se composait de six fractions qui sont : les Oulad Khenfar, les Khérareb Chéraga, les Khérareb Ghéraba, les Oulad Saïd, les Oulad Siouan et les Oulad Amara. A la tête de chaque fraction l'administration avait placé un caïd.

Centre créé en 1853 dans le département de Constantine arrondissement d'Aïn-Beïda. La localité ne compte alors que six habitations et 96 maisons furent construites sur les alignements tracés par le génie militaire. En 1857, il y en avait 131 maisons sans compter les constructions du marché arabe et le village nègre.

Dès 1863, Ain-Beida possédait une des sept écoles ouvertes sur le territoire militaire de la division de Constantine. Un instituteur civil auquel était adjoint comme moniteur un sous-officier, enseignait à 55 élèves se répartissant ainsi : 31 européens, 17 musulmans et 7 israélites.



[Le marché en 1885]

Elle est élevée au rang de commune de plein exercice le 10 décembre 1868 avec 4051 habitants dont 386 français : incluant trois agglomérations, Ain Beida Kebira (chef-lieu), La Meskiana et Ain Krenchela.



La première municipalité a débuté ses travaux le 1 Janvier 1869 avec comme premier Maire monsieur De Guiroye avec un conseil municipal de neuf membres.

Autour des bordjs que nous avons construits à Ain Beida, s'est formée une petite ville européenne, isolée sur les plateaux, mais située à la croisée des routes de Constantine, de Bône par Oued-Zenati, de Tébessa, et de Khenchela, ce qui lui donne une certaine activité. La ville est traversée d'est en ouest par la RN 10 et du sud au nord par la RN 88.

Le village construit par les français était constitué d'un carré parfait, avec des rues tirées au cordeau, l'église, le presbytère, la mairie et la poste occupant la position centrale ; le marché couvert, construction métallique typique de la fin du XIX^e, était situé un peu à l'écart.



[Le square]

La bonne qualité des terres qui l'entourent y attirera probablement la colonisation, mais l'éloignement des débouchés était un obstacle à son développement.

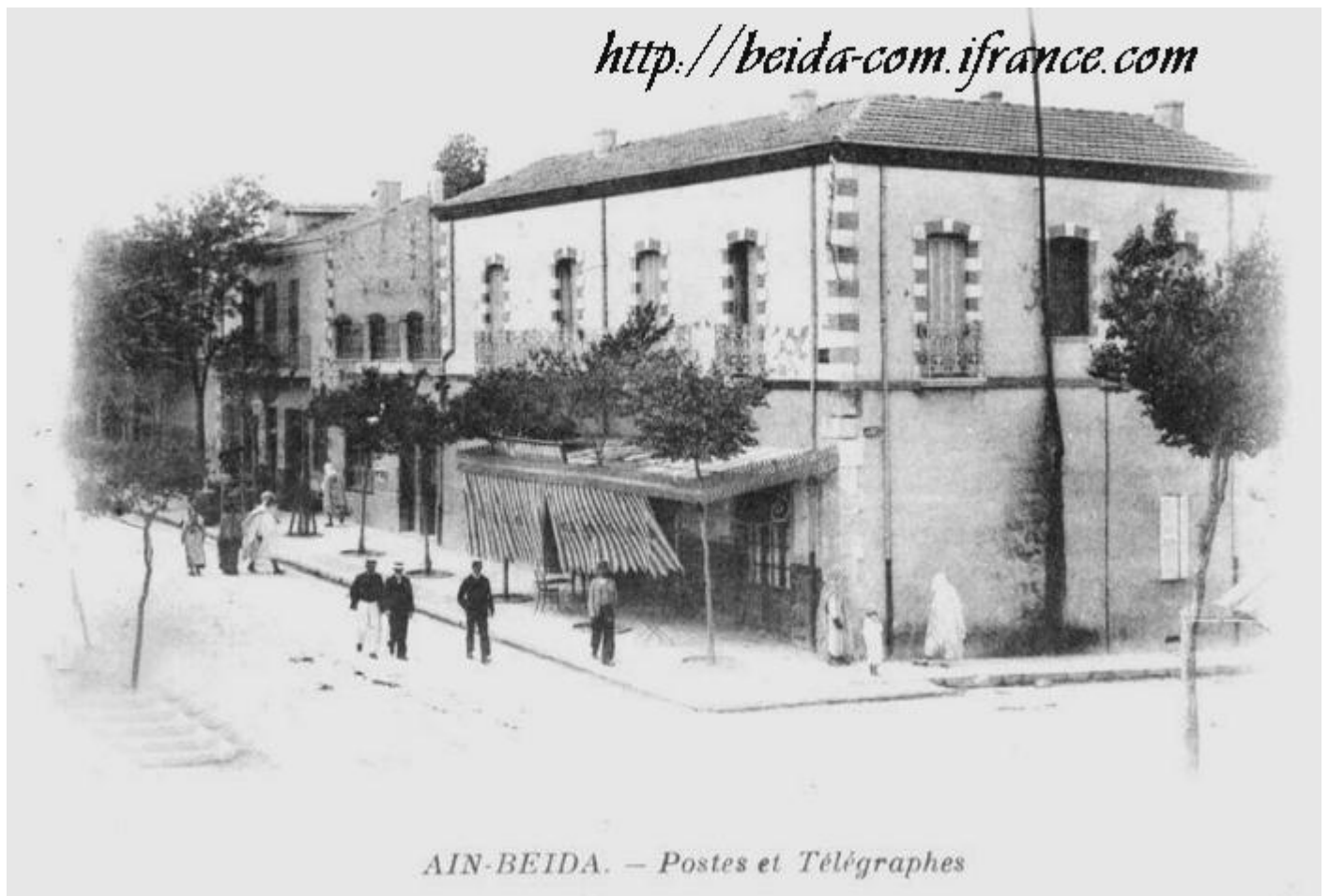
Les pluies, qui transforment en marécages les fonds argileux des plateaux, rendaient les communications très précaires.

Le commerce est la principale activité économique. On compte le commerce des légumes et fruits, des vêtements et des biens.

Un chemin de fer relie actuellement Aïn Beïda à Constantine.



En 1948, les trois communautés qui constituaient la population d'Aïn Beïda comptaient 26000 musulmans, une importante communauté juive de 6000 personnes et 4000 européens fonctionnaires, commerçants et propriétaires terriens.



Une salle des fêtes



Trois religions avec une totale liberté de culte :



L'Eglise



La Synagogue

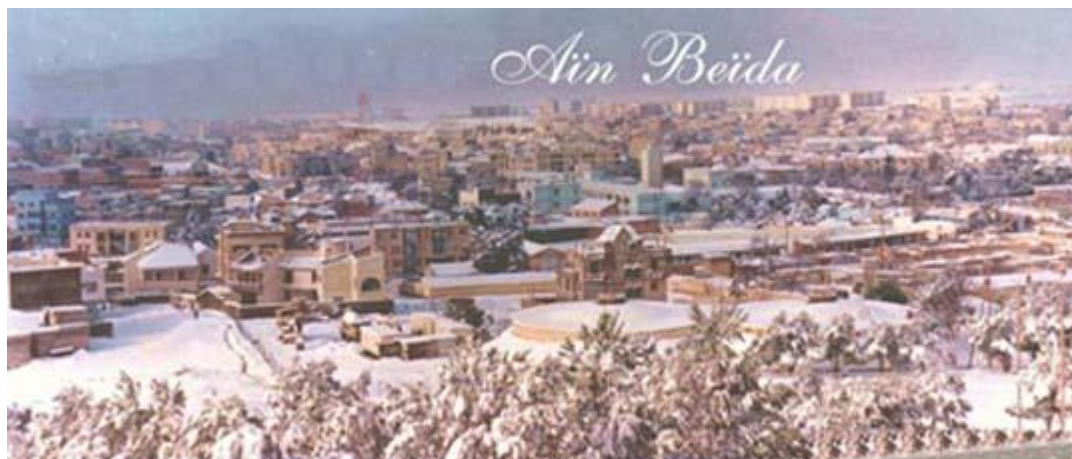


La Mosquée

<http://beida-com.ifrance.com>



Aïn-Beïda - Rue Magenta 1904



Et si vous souhaitez en savoir plus sur la ville d'Ain Beida, cliquez SVP, au choix, sur l'un de ces liens :

[http://encyclopedie-afn.org/Ain_Beida - Ville](http://encyclopedie-afn.org/Ain_Beida_-_Ville)

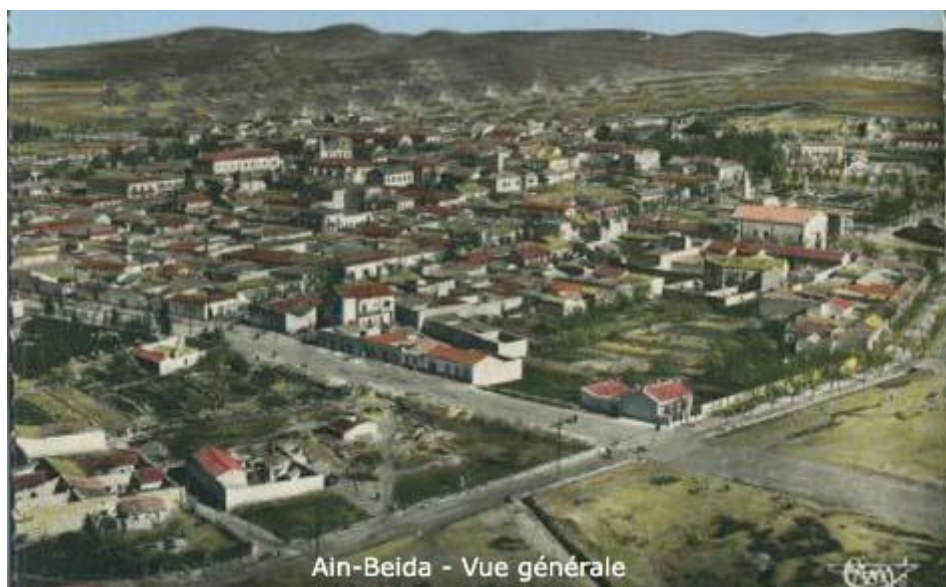
<http://ainbeida.voila.net/histoire.htm>

<http://www.youtube.com/watch?v=SM37T1jQ4NM>

http://www.dailymotion.com/video/x45lds_algerie-la-belle-ville-ain-beida_travel

<http://zlabia.com/forum/read.php?8,2291>

<http://ainbeida.voila.net/AinBeida-lasourceblanche.htm>



2/ Le Général François de NEGRIER

François-Marie-Casimir de Négrier, naquit le 27 Avril 1788 au Mans (Sarthe) et tué le 25 juin 1848 à Paris. C'est un général français. Il participa aux guerres du Premier Empire et à la conquête de l'Algérie par la France et fut tué durant les journées de Juin 1848.

Biographie :

Son père, le capitaine de vaisseau François Gabriel de Négrier, **fuit la France sous la Terreur** et se réfugia à Lisbonne. **Il avait 12 ans lorsque le général Lannes** le prit sous sa protection et l'emmena avec lui dans son ambassade au Portugal. Lannes le confia ensuite aux soins de son aide-de-camp Subervie, qui le ramena en

France et surveilla son éducation. Destiné au métier des armes par son illustre protecteur, les succès de la campagne d'Austerlitz enflammèrent tellement le jeune cœur de Négrier que, abandonnant le lycée et ses études, il entra comme simple soldat dans le 2^e d'infanterie légère en septembre 1806, et rejoignit immédiatement les bataillons de guerre à la 2^e division du 8^e corps de la grande armée. Il assista au siège de Hamelin en octobre et y fut nommé caporal le 24 novembre.



Dans la campagne suivante, au siège de Dantzig, avec le 10^e corps, Négrier se trouva, le 20 mars 1807, au passage de l'île de Noyat, opération dont le but était de couper les communications de la place avec la mer, et dont le succès valut six décorations aux soldats qui s'y étaient le plus distingués. Il était également à la bataille du 4 avril, où sa compagnie repoussa de la presqu'île de Pilau une colonne prussienne qui fut contrainte de se jeter en désordre dans les bateaux pêcheurs en abandonnant trois-cents prisonniers. Le 17, sa compagnie contribua encore à repousser dans la place une colonne de Russes et de Prussiens qui laissa cinq-cents hommes sur le terrain.

Après la capitulation de Dantzig, le 2^e Léger étant passé au 2^e corps, Négrier, qui avait été fait sergent le 1^{er} juin, se trouva le 14 à la bataille de Friedland, où un éclat d'obus l'atteignit au-dessus de l'œil gauche, au moment où, formé en carré, son régiment essayait, l'arme au bras, tout le feu de la droite et du centre de l'armée russe.

Après la paix de Tilsitt, Négrier à qui sa blessure avait mérité l'épaulette d'adjudant-sous-officier le 24 juin, rentra en France et reçut le 1^{er} septembre la décoration de la Légion d'honneur. Il n'avait alors que dix-neuf ans et comptait déjà deux campagnes en moins d'une année de service.

Du camp de Rennes il passa en Espagne, fut nommé sous-lieutenant le 7 juillet 1808 et lieutenant le 13 novembre ; il combattit, le 10 décembre, à la bataille de Gamonal qui ouvrit aux français les portes de Burgos, et le 11, à la reconnaissance de San Vicente de la Barquera, dans les Asturies. Dans cette affaire, où 10 000 Espagnols furent battus et chassés par un bataillon du 2^e Léger, fort de 1 200 hommes, on s'était emparé d'un petit bâtiment chargé de montres. Le général Michel Silvestre Brayer les fit distribuer aux militaires, aux officiers et aux soldats. Négrier se trouva du nombre des récompensés.

Dans la campagne de 1809, il se trouva à la bataille de Cacabelos le 3 janvier, à celles de Lugo, d'Elviña et de La Corogne qui décidèrent la retraite du général anglais Moore. Au Portugal, avec le maréchal Soult, il assista à la bataille de Monterey, le 5 mars, puis à la retraite de l'armée française devant les armées combinées de sir Arthur Wellesley et du maréchal Beresford.

Le 27 septembre 1810, Négrier reçut, à la bataille de Buçaco un coup de feu à la tête, au moment où les généraux Merle, Foy et Graindorge, un fusil à la main, combattant comme les soldats, faisaient de vains efforts pour maintenir leurs troupes sur la serra de Alcoba.

Nommé capitaine le 31 juillet 1811, il assista l'arme au bras à la bataille de Fuentes de Oñoro, se trouva en 1812 au siège de Castro et à la bataille des Arapyles, qui fut le signal des revers français dans la Péninsule ibérique.

En mai 1813, il suivit le mouvement de retraite de l'armée de Portugal sur l'Èbre. Blessé d'un coup de feu à la tête le 21 juin, à la bataille de Vitoria en défendant le pont de l'Ariago et le village d'Abechicho, il conserva néanmoins assez de force pour rester à son poste et se trouva, le 31 août, à la bataille de San Marcial, où il eut le bras droit traversé par une balle.

À l'ouverture de la campagne de 1814, il fut élu chef de bataillon le 4 octobre 1813 et assista aux batailles de Brienne, de La Rothière, de Champaubert et de Vauchamps. Après l'occupation de Méry-sur-Seine par le général Boyer, le 23 février, le corps du feld-maréchal autrichien Schwarzenberg avait mis le feu à la ville, espérant que l'incendie arrêterait les troupes françaises, mais le commandant Négrier, à la tête du 2^e de Ligne, s'élança au milieu des flammes, traversant le pont au pas de charge au milieu d'un feu si ardent que quelques gibernes s'enflammèrent et sautèrent. Cet acte héroïque permit aux troupes françaises de rentrer à Troyes avec Napoléon 1^{er} le 25.

Il suivit Napoléon dans sa marche sur Soissons, et dans la nuit qui précéda la bataille de Craonne, il surprit, avec cinq-cents hommes, les Russes dans leur bivouac, en tua un grand nombre et rejeta les autres au-delà du village. Napoléon, témoin de ce beau fait d'armes, le nomma officier de la Légion d'Honneur le 13 mars et accorda vingt-cinq décorations à son bataillon. C'était la dernière fois qu'il participait à cette lutte.

La Restauration le conserva en activité. Après le 20 mars, il fit partie, avec le 2^e léger, de la division Reille, 2^e Corps, et se trouva engagé le 15 juin en avant de Thuin contre un corps prussien de 890 hommes qu'il chassa devant lui jusqu'au-delà du pont de Marchiennes. Dans la journée du 16, il combattit aux Quatre-Bras. Le 18, il fit partie de l'attaque du bois et du château de Hougoumont, où il eut la jambe droite traversée par un coup de feu.

À la Seconde Restauration, il échappa encore au licenciement, grâce à sa grande réputation de courage et de talent. De 1816 à 1829, il fut successivement employé dans les grades de major, de lieutenant-colonel et de colonel dans la légion de Lot-et-Garonne, les 54^e et 16^e Régiments de Ligne, et il reçut la croix de Saint-Louis le 17 août 1822.

Promu au grade de colonel le 22 août 1830 et mis à la tête du 54^e de Ligne, il obtint la croix de commandeur de la Légion d'Honneur le 18 avril 1834, fut compris dans la promotion des maréchaux de camp le 22 novembre 1836 ; il prit le commandement de la subdivision du Pas-de-Calais, le 8 décembre.

Conquête de l'Algérie :

Appelé en mars 1837 à la tête d'une brigade d'infanterie dans la division d'Alger, il séjourna au camp d'observation de Boufarik durant le mois de juin, et remplaça le gouverneur général dans la province d'Alger pendant la seconde expédition de Constantine.

À la fin de novembre, le maréchal Valée lui confia le commandement de Constantine et de ses dépendances, et en août 1838, il fut chargé de compléter la reconnaissance du chemin de Constantine à Stora. Sa marche hardie dans une contrée où les Turcs n'osaient pas s'aventurer étonna les Kabyles. Dès lors, commença, sous sa direction, l'exécution de cette voie militaire, longue de 22 lieues, qui conduit en trois jours de marche de Constantine à la mer.

Vers le même temps, le commandant de Mjez Amar ayant été arrêté par les Haraktas, dans une reconnaissance, le général Négrier marcha pour les punir mais, à l'apparition de ses troupes, cette tribu demanda l'aman et se soumit à la réparation qu'il exigea d'elle, puis comme l'ex-bey El-Hadj-Ahmed s'approchait de Constantine qu'il espérait surprendre, le général se porta au-devant de lui et le contraignit à reculer sans combat.

Rappelé en France en juillet 1838, le général Négrier prit le commandement du département du Nord. En janvier 1839, on lui confia celui de la 2^e brigade, 3^e division, rassemblée sur cette partie de la frontière, et il rentra dans sa subdivision au licenciement des corps d'observation le 25 mai. Vers la fin de juin, il eut le commandement de la 4^e division d'infanterie à Paris, fut employé au camp de Fontainebleau en 1839 et 1840, alla en mission à Heilbronn pour assister aux manœuvres des troupes du 8^e corps de la confédération germanique. Envoyé de nouveau en Algérie à la fin de janvier 1841, il reprit le commandement supérieur de la province de Constantine.

Abd el-Kader avait conservé du côté de Msilah, au sud-ouest de Sétif, un reste d'influence qu'il importait de détruire. À cet effet, le général Négrier se rendit à Msilah, en mai, à la tête d'une forte colonne. Il y fit reconnaître l'autorité d'El Mokrani, calife, par un grand nombre de tribus qui vinrent faire leur soumission et pourvut aux dispositions nécessaires pour neutraliser le califat d'Abd-el-Kader.

Créé lieutenant-général le 18 décembre 1841, il ouvrit la campagne de 1842, en repoussant, en janvier, une attaque dirigée contre Msilah par Ben Omar, calife de l'Émir. Le 31 mai, il prit possession de Tébessa, situé à 35 lieues sud-est de Constantine, et après avoir donné dans cette ancienne colonie romaine l'investiture, au nom de

la France, à des autorités indigènes, il revint à Constantine en dissipant les rassemblements qui voulaient lui disputer le passage.

Rentré en France le 21 janvier 1843, le général Négrier commanda successivement les 13^e et 16^e divisions militaires, à Rennes et à Lille, fut nommé inspecteur général d'infanterie en 1845 et 1846, et reçut la croix de grand Officier le 22 avril 1847. Au mois de mai 1848 le gouvernement provisoire lui conserva le commandement de la nouvelle 2^e division, et il vint à la même époque siéger à l'Assemblée nationale en qualité de représentant du département du Nord.

Les journées de juin 1848

Dès ses premières réunions, l'Assemblée pressentant les dangers qu'elle aurait à courir, lui avait confié les fonctions de questeur. Dans la matinée du 23 juin, vers midi, il avait successivement passé en revue, sur la place de la Concorde, les 4^e, 19^e et 22^e bataillons de garde mobile qui étaient partis pleins d'enthousiasme pour le Petit-Pont, la rue Saint-Séverin et la rue Saint-Jacques, sous la conduite des généraux Duvivier et Bedeau. Deux mille hommes fournis par les 10^e et 11^e légions de la garde nationale restèrent sous ses ordres, bivouaqués sur la place du Palais jusqu'au lendemain 24 ; mais le 25, voyant la lutte se prolonger et n'écoulant que son ardeur, il monta à cheval à une heure de l'après-midi, serra une dernière fois la main du président de l'Assemblée nationale, et partit avec une colonne composée de six compagnies du 28^e régiment de ligne, de deux compagnies du 69^e et du 4^e de la garde mobile qu'il conduisit d'abord sur la place de l'Hôtel-de-Ville et qu'il porta ensuite en suivant les quais vers le Grenier d'abondance d'où partait le feu des insurgés embusqués dans les décombres et dans les jardins environnants. Il avait déjà parcouru le boulevard Bourdon dans toute sa longueur et renversé les nombreux obstacles qui s'opposaient à sa marche, lorsque, arrivé à la barricade parallèle à la rue Beautreillis, il fut atteint d'un coup de feu et tomba expirant dans les bras d'un sous-officier du 69^e. Il était sept heures et demie du soir. Sa mort, loin d'intimider les soldats, excita leur ardeur, et d'un dernier élan ils franchirent les barricades qui les séparaient encore de la colonne de Juillet.

Paris a voulu conserver son cœur et en a confié la garde aux soldats français invalides. Lille a réclamé son corps qu'une députation lui a porté solennellement. Enfin son jeune fils, soldat au 7^e régiment de ligne, a été nommé sous-lieutenant, et sa veuve, indépendamment de la pension de retraite à laquelle lui donne droit la législation, obtint, à titre de récompense nationale, une seconde pension de 3 000 francs, réversible sur chacun de ses deux enfants.

Ndlr : *Etrange destin d'un soldat d'exception que de mourir par une balle...française.* Le général Négrier comptait 42 ans de services non interrompus et constamment signalés par les vertus du citoyen, le courage du soldat et l'habileté du chef.

3/ Le Général Nicolas Marie Mathurin de Galbois

Né le 17 mai 1778 à Rennes (Ille-et-Vilaine), il est mort le 9 décembre 1850 à Alger (Algérie).

Entre comme maréchal-des-logis dans les chasseurs à cheval de Lamoureux, formés sous Hoche pour l'expédition d'Irlande, le 19 fructidor an VI (5 septembre 1798). Il est promu adjudant le 1er germinal an VIII (22 mars 1800) et sous-lieutenant le 18 avril 1800, il est alors nommé aide-de-camp du général Lalance. Après s'être distingué pendant l'attaque des Iles Chausey, il passe lieutenant le 15 messidor an XII (4 juillet 1804). Il est attaché à l'état-major du prince de Neuchâtel à la fin de 1807 et sert en Espagne.

Fait prisonnier dans une embuscade près de Badajoz, il est libéré après la convention de Cintra. Il est nommé capitaine le 30 mars 1809 et rejoint l'état-major du maréchal Davout qu'il sert pendant la campagne d'Autriche où devient membre de la Légion d'Honneur le 13 mai 1809. Il est élevé au rang de chevalier de l'Empire le 3 décembre 1809. Le capitaine Galbois est ensuite envoyé en Aragon auprès du maréchal Suchet et se distingue dans une reconnaissance sur Beni-Carlos. Nommé chef d'escadron le 27 juin 1811, il est affecté à l'état-major de la Grande Armée en 1812, est blessé à Ostrowno et pendant la retraite, et se distingue à la Bérézina. Il devient officier de la Légion d'Honneur le 12 août 1812, est promu au grade de colonel le 25 février 1813. Le colonel Galbois assiste aux batailles de Lützen et de Dresde et il est élevé au rang de baron de l'Empire le 3 novembre 1813. Pendant la campagne de France, il se distingue à Arcis-sur-Aube et il est chargé, à la fin de la campagne, de porter à l'empereur François II le traité de Châtillon et plus tard d'apprendre à Marie-Louise la nouvelle de l'abdication de Napoléon.

Après le Restauration, il entre brièvement dans la compagnie des Gardes du Corps de Berthier puis reçoit le commandement des Lanciers de Berry le 17 septembre 1814 et devient commandeur de la Légion d'Honneur le 15 décembre. Pendant les Cent-jours, il est conserve le commandement de son régiment, redevenu 6e Régiment

de Cheval-légers Lanciers, se distingue à Quatre-Bras où il est blessé et assiste à la bataille de Mont-Saint-Jean. Mis en disponibilité à la Restauration, il est rappelé après la révolution de juillet et nommé maréchal-de-camp le 20 avril 1831. Il est d'abord affecté au commandement de la subdivision de l'Aisne jusqu'en 1837, puis envoyé en Afrique pour commander une brigade d'infanterie de la division d'Alger.

Après l'expédition de Constantine, il est nommé au commandement de cette province et participe en 1838 à l'expédition des Portes de fer à la suite de laquelle il est nommé lieutenant général et devient grand-officier de la Légion d'Honneur le 23 novembre 1839. De retour en France, pour raison de santé, au début de 1841, le général Galbois est employé tour à tour comme inspecteur de gendarmerie et de cavalerie, commandant d'une division au camp de Compiègne, puis commandant de la 9e division militaire.

Il retourne en Algérie en 1845 pour y organiser les trois nouveaux régiments de spahis. Rentré en France en 1846, il est admis dans la section de réserve, puis à la retraite en avril 1848.

Retiré à Alger en 1850, il y meurt du choléra.

4/ Ouverture du colloque international sur la révolution algérienne à Skikda

<http://www.liberte-algerie.com/algerie-profonde/la-colonisation-francaise-s-est-toujours-cachee-derriere-le-discours-du-progres-ouverture-du-colloque-international-sur-la-revolution-algerienne-a-skikda-209458>

“La colonisation française s'est toujours cachée derrière le discours du progrès”

Les historiens Ali El Kenz, Madjid Merdaci, Mohamed El Korso et le Français Gilles Manceron, l'anthropologue Paul Pandolfi ont traité de l'histoire coloniale française sous toutes ses facettes.

La faculté des sciences sociales et des sciences humaines de l'université du 20 Août 1955 de Skikda a organisé, lundi et mardi derniers, un colloque international interdisciplinaire sur l'histoire de la révolution algérienne. Cette 8^{ème} édition a été placée sous le thème : “Savoirs, altérité, idéologie et pratiques coloniales en Algérie”. Ils étaient nombreux à y participer.

On notera la présence des chercheurs, écrivains et historiens de renom tels Ali El Kenz, Madjid Merdaci, Mohamed El Korso et d'autres historiens et le Français Gilles Manceron, l'avocat des Algériens victimes des événements du 17 octobre 1961 et qui a traité Papon de “criminel de l'humanité” ainsi que de Paul Pandolfi, ex-coopérant technique en Algérie, enseignant la langue française. L'anthropologie, la sociologie et l'histoire coloniales française au service de la désorganisation-réorganisation du territoire, de l'identité et de la culturelle algérienne, le rôle de la psychiatrie coloniale française, l'aménagement colonial du territoire national et ses conséquences sur la désorganisation géoéconomique et sociale de l'Algérie et la problématique de l'altérité sont autant de thèmes abordés lors de ce colloque. C'est le recteur de l'université de Skikda Dr Ali Kouadria a ouvert les travaux de cette rencontre, en présentant une communication ayant traité de la stigmatisation du colonisé, soubassement de l'idéologie coloniale en Algérie.

Pour sa part, Gilles Manceron a axé son intervention sur le passage du lobby colonial au lobby postcolonial en France. Il dira à ce propos : “Une continuité entre le travail de promotion que faisait un certain nombre d'intérêts et ce qui se passe depuis 50 ans dans la société française avec à nouveau un travail pernicieux et qui tend à faire endosser par le pays, un certain nombre de représentations issus de l'époque coloniale perdure jusqu'à aujourd'hui”.

Plus loin, Il rajoutera que la colonisation française s'est toujours déguisée derrière le discours du progrès. Quant à Ali El Kenz, il s'est penché sur la société algérienne, entre les victoires sur le passé colonial et les enjeux du néocolonial.

L'historien de l'université de Constantine Madjid Merdaci a abordé, pour sa part, “Les Algériens au miroir de l'histoire: dits, silences, occultations et manipulations”. Mohamed El Korso de l'université d'Alger, a présenté une communication sur l'histoire, la mémoire et la politique qui parle du hold-up de la France sur l'histoire, en évoquant le cas de l'Algérie entre 1830 et 2009.

L'anthropologue Paul Pandolfi, directeur de la maison des sciences de l'homme, qui a une bonne connaissance sur les populations Touareg pour avoir séjourné à Tamanrasset pendant 4 années, a traité du stéréotype targui, à savoir la représentation dont bénéficient les Touareg dans le discours colonial qui leur accorde une image très positive, très valorisée, proche de celle des Européens et qui va progresser, tout en stigmatisant les populations “indigènes” à savoir les Arabes.

Par ailleurs, on citera d'autres thèmes traités comme Le rôle du génie militaire dans l'urbanisation de l'Algérie, de Khedidja Boufenara, La naissance de la question confrérique de Aziz Sadki et l'ambivalence des idéaux romantiques chez quelques écrivains français célèbres du XIXe siècle, de Abdallah Bekkouche et bien d'autres qui ont transporté la bibliothèque centrale de l'université de Skikda dans un climat de mémoire.

NDLR : Que c'est-il passé le **20 août 1955** à **Philippeville** en particulier et dans le Nord Constantinois en général ? D'horribles massacres sur des Européens, innocentes victimes, d'une chasse au faciès et cela au nom d'une Djjhad de provocation. Le summum du dégoût sanglant a été atteint à El Hallia et Ain Abid. Ce petit rappel des faits est important lorsque l'on dénomme une faculté des « **sciences humaines** » à **Philippeville (Skikda)** « **20 Août 1955** ». Comme anachronisme on ne peut pas faire mieux ! Pour le reste laissons les débattre il n'y aura aucune surprise à attendre avec des intervenants monocolors...

5/Moines de Tibéhirine: les familles en appellent à Hollande



François Hollande **recevra mercredi les familles des moines cisterciens de Tibéhirine**. Celles-ci espèrent le concours du chef de l'Etat pour obtenir la collaboration de l'Algérie dans l'enquête sur l'assassinat des sept moines trappistes.

Les familles de cinq des sept moines français, assassinés en 1996 dans la région de Médéa, au nord de l'Algérie, devraient être reçues **mercredi à 16h à l'Elysée par François Hollande**. Elles seront accompagnées du père François Veilleux, procureur général de l'ordre des Cisterciens au moment des faits. L'objectif est d'obtenir du président **qu'il appuie auprès des autorités algériennes les demandes récurrentes du Parquet de Paris, qui enquête depuis 2004 sur les circonstances de la mort des moines.**

Cette rencontre fait suite à un courrier adressé par l'avocat des familles, Me Patrick Baudouin, au président en juin 2013, à la veille d'une visite d'Etat en Algérie, et à la suite d'une première lettre ouverte en décembre 2012. Il y indiquait que la progression de l'instruction était «suspendue» au bon vouloir des autorités algériennes et qu'**«un refus de collaboration complète de leur part avec la justice française ne pourrait que contribuer à entretenir la suspicion sur leur attitude.».....**

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/10/30/01016-20131030ARTFIG00233-moines-de-tibehirine-les-familles-en-appellent-a-hollande.php>

Et aussi sur le même sujet : <http://www.la-croix.com/Actualite/Monde/La-vie-reprend-a-Tibhirine-2013-10-30-1053566>

6/ Des députés français souhaitent plus d'étudiants algériens en France

http://www.elwatan.com/actualite/des-deputes-francais-souhaitent-plus-d-etudiants-algeriens-en-france-30-10-2013-233224_109.php

Des députés français ont recommandé dans un rapport publié mercredi que la France accueille davantage d'étudiants algériens et ont souhaité la création d'un office franco-algérien pour la jeunesse.

"La France et l'Algérie ne peuvent se tourner le dos. Leurs destins sont entremêlés et cette situation exceptionnelle appelle, dans bien des domaines, des solutions concertées, et donc une coopération étroite et concertée", souligne cette mission de huit députés, de toute tendances politiques, présidée par le parlementaire conservateur Axel Poniatowski et dont le rapporteur est le socialiste Jean-Pierre Dufau.

Voulant renforcer "la dimension humaine" de cette coopération, la mission demande que la France facilite "l'octroi de visas de circulation" pour les Algériens "ne présentant aucun risque migratoire". Elle invite "les autorités algériennes à en faire de même à l'égard de nos compatriotes souhaitant se rendre et s'installer en Algérie".

Insistant sur l'importance de la jeunesse pour le développement de la coopération, la mission constate que si les étudiants algériens constituent le troisième contingent d'étudiants étrangers en France, après les Marocains et les Chinois, seulement 5.000 visas leur sont délivrés chaque année. De ce fait, "le Canada, qui conserve une politique migratoire ouverte, tend à relayer la France comme pays d'opportunités".

"Accroître la présence algérienne dans les universités française est une nécessité. Cela passe par une politique de visas plus adaptée et un effort en matière de bourses", poursuit le texte. Dans le même esprit, la mission recommande "de créer un office franco-algérien de la jeunesse, à l'image des deux offices qui existent déjà avec l'Allemagne et le Québec".

Ce rapport, commandé et approuvé par la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée, est le premier effectué par des députés français sur l'Algérie, a souligné devant la presse M. Poniatowski.

7/ LIVRE : La France des "petits Blancs"

Un livre donne la parole à ces Français déclassés. Idéalisés par une partie de la droite, méprisés par la gauche morale, ils se révèlent loin des clichés.

Qu'est-ce qu'un petit Blanc ? Dans les chansons du rappeur Eminem, ce sont les "white trash" (littéralement "déchet blanc", NDLR). Mais en France ? Sur toutes les lèvres, le sujet est tabou. "Un Blanc pauvre prenant conscience de sa couleur dans un contexte de métissage et se découvrant aussi misérable que les minorités tenues pour être, a priori, moins bien traitées que lui." Ainsi le définit l'écrivain Aymeric Patricot, 39 ans, dans le passionnant livre qu'il consacre au sujet, aux éditions Plein Jour.

L'expression "Petits Blancs" charrie tellement de fantasmes - elle est utilisée par certains pour ethniciser les problèmes sociaux -, que l'on peut hésiter avant de se plonger dans son ouvrage. Aymeric Patricot, qui se présente comme social-démocrate, n'est pas suspect de sympathies sulfureuses. Sans bonne conscience ni condescendance, il est allé à la rencontre de ces Français déclassés. Il en rapporte une saisissante galerie de portraits, un ouvrage d'atmosphère qui en dit long sur l'état de la France.

De la défiance à l'identification....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.lepoint.fr/editos-du-point/sebastien-le-fol/la-france-des-petits-blancs-30-10-2013-1749868_1913.php

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude Rosso